

PIERRE LOTI

# un vieux

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



L'éditeur tient à remercier Maël Guesdon.  
Il saura pourquoi.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DU SONNEUR  
*Trois journées de guerre en Annam*

© Les Éditions du Sonneur, 2011

ISBN : 978-2-916136-44-8

Dépôt légal : novembre 2011

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

*Un vieux* a paru pour la première fois  
en 1884 dans la *Revue des Deux Mondes*.

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

PIERRE LOTI

# un vieux





*[...] débile, tu t'en iras, de porte en porte raconter ta jeunesse aux petits enfants et aux vendeurs de saumure.*

GUSTAVE FLAUBERT, SALAMMBÓ

## II

Il habitait une toute petite maison très ancienne, à mi-hauteur de falaise, sur la route qui va de Brest au phare du Portzic. Le long de ce chemin, dans d'autres demeures pareilles, beaucoup de « retraits de la marine » finissaient de vivre.

La sienne, adossée à des contreforts de granit où poussaient des ajoncs, regardait d'assez haut la rade grise et profonde, la pointe de la Cormorandière – et le « goulet », entrée de la pleine mer, par où les navires arrivaient.

Un jardinet, au mur tout bas, la séparait des passants ; à travers des arbustes très vieux, à bout

de sève, on la voyait, renfoncée, tapie contre les roches avec un air sombre. Constamment elle était battue par les vents d'ouest, les mauvais temps noirs, les grains des équinoxes ou les longues pluies des hivers.

Quand le ciel était un peu beau, l'homme qui demeurait là tout seul s'asseyait devant sa porte. Sa barbe, d'un gris blanc, formait un collier clair autour de sa figure brune, qui semblait taillée à grands coups de hache dans une souche de bois mort.

Il portait des boucles à ses oreilles et se tenait très droit. On voyait qu'il était usé, usé jusqu'à la moelle, mais d'une usure particulière, d'une vieillesse qui n'était pas celle de tout le monde ; il était impossible, en le regardant, de lui donner un âge.

Pour les rares promeneurs, pour les ouvriers qui s'en revenaient de Brest, le soir, après leur travail, jamais il ne relevait la tête. Seulement, quand passait un col bleu, une figure de matelot, il semblait intéressé ; il s'avançait pour voir, et il suivait

des yeux cette silhouette dégagée et dandinante qui s'en allait se découpant sur les lointains gris de la mer.

Des deux côtés, vers Brest et vers Le Portzic, le chemin fuyait en montant et semblait finir tout court sur les vides brumeux de la rade et du ciel ; les passants surgissaient par un bout et puis disparaissaient par l'autre, en ayant l'air de s'abîmer. On avait autour de soi des blocs de granit, des bruyères et des épines ; et là, même aux portes de la grande ville, on commençait à sentir le je ne sais quoi d'âpre et de mélancolique du pays breton.

L'été, par les vrais beaux jours, il apportait dans son petit jardin un perroquet du Gabon, gris, à queue rouge, dont le bâton était en bois des îles, et qui avait pour mangeoires des moitiés de coco. Il témoignait beaucoup de sollicitude à ce vieil oiseau, qui restait taciturne sur son perchoir, dans une pose caduque.

Si, par hasard, il faisait un peu chaud, tous deux semblaient revivre. Le perroquet parlait ; sans



remuer toujours, il répétait d'une voix ventriloque des injures de bord. L'homme, comme si on eût été en pays tropical, mettait de l'eau à rafraîchir dans une gargoulette d'Aden, s'habillait d'un paletot en nankin de coupe chinoise, et s'éventait avec une feuille de palmier.

Quand les fenêtres étaient ouvertes, on apercevait, à travers les branches d'une véronique arborescente, un coin de ce ménage de solitaire qui était propre et aussi bien rangé que par les mains d'une femme très soigneuse ; il y avait sur la cheminée deux potiches, deux magots, des coquillages et différents objets exotiques.

En juin et en juillet, un pâle soleil oblique entraît furtivement, sur le soir, et semblait s'attarder en retrouvant là ces choses.

Ensuite, après la mélancolie de ces étés courts, les brumes sombres revenaient, pendant de longs mois, tout envelopper et tout obscurcir.

Les gens qui, depuis longtemps, demeuraient aux environs, se rappelaient avoir vu, dix ans

auparavant, arriver ce vieux. C'était déjà un homme fini, bien que ses yeux fussent alors un peu moins éteints, son collier un peu plus noir. Il s'était installé seul, arrangeant tout avec un soin égoïste, comme pour une existence encore très longue.

Mais il était tombé, tombé d'année en année, de saison en saison. Son regard triste était presque effrayant à force d'avoir perdu toute expression vivante. Il lui restait cette taille droite qui lui donnait une démarche de fantôme, et il se mouvait lentement, avec la raideur, le *tout d'une pièce* d'une grande momie.

## 2

Il se souvenait d'avoir été jeune... Ce temps-là avait existé bien réellement. Il lui en revenait quelquefois des visions confuses qui dilataient ses yeux morts.

Mais, sous la tension de son esprit qui voulait les ressaisir, tout de suite elles se dérobaient en

s'éteignant, et ces efforts de sa vieille mémoire laissaient après, dans sa tête vidée, comme l'impression physique d'une douleur.

De même, au réveil, on s'étonne de retrouver tout à coup une image échappée d'un rêve qu'on avait fait la nuit ; on cherche à la fixer, à la relier à d'autres pour recomposer une suite qui devait avoir un charme très étrange. Mais, au contraire, plus vite elle s'efface, insaisissable, laissant dans l'esprit un vide, une sorte de mystérieux trou noir.

### 3

Il se souvenait d'avoir été beau, leste et fort...  
 Oh ! Sa force, qui la lui rendrait maintenant ?  
 Oh ! Ses bras de matelot, ses bras durs qui, en se contractant, se gonflaient avec des rigidités de marbre, qui étaient capables de tout briser sous leur puissance ; qui, dans les mâtures balancées, secouées, tenaient ferme comme des crampons de fer ! À présent, ils peinaient et tremblaient rien

que pour soulever une chaise. De chaque côté du grand coffre creux de son corps, ils pendaient amollis, et, à la place des muscles disparus, les veines seules s'y croisaient, comme de longs vers bleus sur des membres de cadavre.

Quand les bricks de l'école des mousses louvoyaient sur la rade, toutes leurs voiles tendues au vent d'ouest, il se mettait derrière ses vitres pour les voir passer. Ces petits enfants de la mer, aux rudes vareuses de toile, étaient répandus comme des points blancs en haut dans les cordages, courant au son des sifflets d'argent, courant dans le vide le long des fils minces, courant des pieds et des mains comme de jeunes singes.

Lui qui les regardait n'entendait plus rien à ce trop-plein de leur vie neuve, à cette ivresse du mouvement qui les faisait tant courir. Non ; mais son enfance à lui aussi s'était développée, sur cette rade, à faire ce métier sain et dur ; alors il les contemplait longuement et éprouvait, à les voir, des impressions mélancoliques, qui n'avaient

presque plus de forme, tant elles étaient affaiblies et lointaines...



Il se souvenait d'avoir eu des maîtresses... C'était du temps où ses yeux roulaient vite entre leurs cils noirs, jetant de droite et de gauche leur flamme jeune et virile, leur éclat dominateur.

Il avait été attendu, prié, désiré à genoux. On avait soupiré en se pâmant sous des baisers de ses lèvres – à présent le scorbut et les humidités de la mer les avaient rongées ; ses belles dents blanches que les filles embrassaient étaient devenues ces ivoires jaunis, inégaux, au milieu desquels les pipes de terre avaient fait une brèche ronde.

Des femmes ; des femmes bronzées, des femmes noires, des femmes blanches avec des tresses blondes... Il retrouvait de temps en temps dans sa mémoire la figure de l'une, les mots de tendresse d'une autre et sa chair douce ; elles repassaient lentement comme des images spectrales, confu-

ses, pas au point, renvoyées par des prismes trop lointains. Il ne les regrettait même plus et s'étonnait seulement d'avoir pu autrefois leur donner tant de cette vie dont il était aujourd'hui si avare.

L'amour ; les regards de désir qui enveloppent ; les lèvres qui se tendent pour être embrassées ; le charme éternel qui fait les créatures se chercher et s'étreindre ; tout cela était fini, était mort. Même il ne se l'expliquait plus ; quelque chose à présent lui manquait pour le comprendre ; la clé du mystère délicieux était pour lui à jamais perdue... Et il se préoccupait de ce qu'il mangerait ce soir ; de son petit souper à préparer, seul, à la lumière de sa petite lampe, avant de s'étendre de très bonne heure sur sa couche glacée.

## 5

Il se souvenait d'avoir eu une femme... Cela avait duré juste un printemps : des baisers échangés les soirs d'avril, dans le calme honnête d'un logis à deux.

Il était presque un peu âgé pour un matelot – trente et un ans – quand il avait pris cette jeune fille en mariage à Port-Louis.

Il y avait eu un cortège, des violons, un *lendemain* à Lorient...

D'abord il avait goûté cette nouveauté de l'avoir à soi tout seul ; il avait trouvé un charme à dire : *ma femme* ; à la promener en plein jour à son bras ; à rentrer le soir avec elle dans leur petit ménage qu'il avait monté avec ses économies de campagne. Deux ou trois de ses camarades avaient fait comme lui, ce printemps-là, s'amusant aussi à jouer à l'homme marié, entre deux voyages lointains. Et on se saluait gravement quand on se rencontrait à la promenade, dans les chemins déjà verts.

Et puis quelque chose de plus profond était venu tout de suite ; il avait reporté sur elle tous ses besoins d'affection, tous ses élans de vraie tendresse de pauvre abandonné ; imaginant des caresses plus chastes, des galanteries nouvelles ;

redevenant doux et timide presque comme un enfant...

\* \* \*

Un beau jour, un ordre d'embarquement sur la *Pomone* : trois années à errer dans l'océan Pacifique !

À son retour, elle vivait avec un vieux riche de la ville et portait des robes à falbalas...

## 6

Il se souvenait d'avoir eu un enfant, une fille... Un matelot la lui avait prise, un certain soir de mai, une année où le printemps en Bretagne était beau et les nuits tièdes. Ce souvenir l'attendrissait encore, mais c'était le seul.

Cela le reprenait quand ses yeux rencontraient un petit cadre de coquillages, où était son portrait en première communiant avec un cierge à la main. Alors ses traits se contractaient tout à coup dans une espèce de grimace d'un comique à fendre l'âme, et il pleurait : deux larmes seulement,



qui descendaient le long de ses joues parcheminées de vieillard, dans les rides, et puis c'était tout.

Sa femme, quand il l'avait chassée, lui avait laissé cette frêle petite de deux ans. Oh, elle était bien de lui ; c'était son front, son regard, son sang ; et il la revoyait toujours, cette figure d'enfant, qui n'était autre que la sienne propre, mais raffinée, retrempée de candeur et de jeunesse, et comme refondue en cire vierge... Oui, pendant seize années de sa vie, il s'était privé de beaucoup de choses, en campagne ; il avait rapiécé lui-même ses vêtements, lavé son linge, pour avoir plus d'argent au retour, amassant tout pour cette petite. Elle était délicate et blanche, un air de petite demoiselle de noble, et il l'en aimait d'autant plus, lui si rude. Une vieille femme en qui il avait confiance l'élevait moyennant une pension, à Pontanezen ; à ses retours, il la retrouvait toujours plus grandie ; chaque fois, c'était presque une nouvelle personne ; il lui rapportait des cho-

ses étrangères qu'il achetait pour elle : des chinoiseries, des oiseaux du Brésil, une perruche. Il avait placé l'argent de ses *décomptes*, pour elle encore, plus tard. Pendant ses courts séjours dans Brest, il voulait qu'elle fût bien habillée et heureuse. À la fin, c'était une grande jeune fille, souple, avec quelque chose de distingué dans sa démarche un peu lente ; elle lui donnait le bras dans les rues. Cela l'amusait, ayant conservé son air assez jeune et sa taille droite, dans sa tenue de second maître, d'entendre les autres le lendemain causer entre eux : « Kervella qui a fait une bonne amie ! » et lui dire : « On t'a vu, Kervella, avec ta maîtresse, une belle jeunesse. »

Lui alors de répondre, sans se fâcher, avec un bon rire : « Ma maîtresse, tu dis ? Ma fille, donc. »

Un matelot la lui avait prise, un certain soir de mai, une année où les nuits de printemps étaient tranquilles et tièdes. C'était un gabier. Il avait vingt-trois ans. Elle l'avait connu au premier bal où on l'avait menée pour une fête de mariage.